

Depuis que je vis dans la ville de Berne

VINCENT O. CARTER

Que je me détende avec un verre de vin au Mövenpick ou au Casino ou bien que je dine avec des amis, il s’écoule rarement une semaine sans qu’une personne, à peine rencontrée, m’aborde avec une série de questions auxquelles, pour la plupart, je peux facilement répondre. La pe rsonne me demande: «N’avez-vous pas froid?» si c’est l’hiver, et «N’êtes-vous pas heureux maintenant que le soleil brille?» – si le soleil brille. Dans le premier cas, je répons: «Oui», et dans le second, qui est malheureusement très rare, «Oui, en effet!» On me demande: «Depuis combien de temps êtes-vous en Suisse?»

Je répons: «Oh, environ trois ans et demi maintenant...»
On s’exclame «Depuis si longtemps», tandis que j’essaie de sourire avec autant de surprise que son exclamation semble l’exiger.

Dans un contexte moins favorable, on me demande d’un air méfiant et avec un pincement de lèvres trahissant une certaine anxiété, ou avec un sourire qui pourrait être une sorte d’excuse à moitié timide:

– Est-ce que cela vous plaît? Le sourire (je fais une petite pause à ce moment-là pour accentuer l’effet) s’intensifie avant que je ne réponde.

– Oh..., j’aime assez bien», sort de ma bouche, comme si on allait écarter la remarque dérisoire attendue avant que je ne l’énonce.

La conversation se poursuit un peu, mais je vois que mon interlocuteur n’est pas satisfait. Il n’a jamais, ou rarement, rencontré un vrai homme noir. Il a, cependant, entendu beaucoup de choses et s’est beaucoup interrogé. Il connaît ou a entendu deux ou trois negro spirituals et est un fervent amateur de jazz. Il m’examine le plus discrètement possible, comparant ainsi la nette et forte impression qu’il a devant les yeux avec toutes les représentations vues et entendues au cours de sa vie.

Enfin, il hasarde une autre question:

– Etes-vous musicien?

– Non. Je répons froidement.

– Étudiant? Il insiste, remarquant maintenant ma vieille mallette et se rappelant qu’il m’a rarement vu sans elle.

– Non, je ne suis pas étudiant. Je répons un peu irrité, mais pas vraiment antipathique. Cette situation m’est arrivée à de nombreuses reprises. Je suis seulement irrité parce que ma créativité s’épuise et parce que je crains de ne pas pouvoir raconter mon histoire de façon intéressante. Sa curiosité est si grande, il s’attend apparemment à beaucoup plus que je ne peux espérer lui donner. Cela m’attriste.

– J’ai juste pensé que vous pourriez être étudiant. Il y a tellement d’étudiants de médecine en ville.

– Oh non! ... non... Je répons avec un sourire gêné, sentant que j’ai été un peu sec, voyant que je vais devoir revivre la situation, me creusant la tête pour trouver une nouvelle façon de dire et, n’en trouvant aucune, me sentir affligé parce qu’il ne me le demande pas de but en blanc.

La conversation piétine. Je pense qu’il espère être renseigné indirectement. Vraiment touché par sa discrétion, je ne souhaite, cependant, pas être indiscret en lui fournissant des informations qu’il ne demande pas directement.

– Comment trouvez-vous Berne? demande-t-il pendant un temps mort. Et moi de répondre :

– Oh, je l’aime assez bien, un peu reconnaissant qu’on en vienne enfin aux choses concrètes. Entre-temps, il m’a entendu fixer un rendez-vous, pour le lendemain à quatorze heures, avec l’un des jeunes hommes assis à notre table. L’ami, sur le départ, avait d’abord proposé dix heures, mais avait ensuite changé pour quatorze heures, parce qu’il avait oublié qu’il avait un cours à dix heures. A quatorze heures, presque tout le monde travaille à Berne.

– Je vois que vous avez beaucoup de temps libre, fait-il remarquer en riant nerveusement. Vous avez de la chance de ne pas devoir aller au Büro.

– Je ne peux pas écrire tout le temps! je répons enfin.

Son visage s’illumine. Ecrire? Ecrire quoi? je l’entends penser une fraction de seconde avant qu’il ne s’enquière :

– Vous êtes journaliste?

– Non, je lui répons.

– Il écrit des histoires! s’exclame impatiemment l’ami qui me l’a présenté.

A ce moment-là, j’allume ma pipe et j’essaie de trouver comment introduire la suite, car maintenant va arriver, je le sais, la question que je n’aime pas parce qu’il est si difficile d’y répondre.

Pourtant, je suis reconnaissant pour le peu de temps que la réponse à cette question va me faire gagner, car celle qui suivra m’ébranlera jusqu’au plus profond de moi-même !

La question préliminaire

– Quel genre d’histoires écrivez-vous? Son ton est celui d’un inspecteur des douanes exa-

minant un bagage suspect. Il n’a jamais ou rarement rencontré ni entendu parler, bien qu’il soupçonne qu’ils doivent exister, des noirs qui écrivent.

– Quel genre d’histoires écrivez-vous?

Je respire profondément.

– Oh... Je... je ne sais pas vraiment. C’est-à-dire que c’est difficile à dire.

Il sourit ironiquement. Je respire profondément et me prépare à préciser, en basculant le poids de mon corps de la hanche droite à la gauche.

– Des histoires d’amour?

– Oh, non, pas exactement... Mais, bien sûr, il y a de l’amour dans ces histoires, parfois.

Après tout, l’amour est... Les gens, je veux dire, ont...

– Psychologiques?

– Bien sûr! Les gens ont des aspects psychologiques, n’est-ce pas? Pourtant je ne peux pas vraiment dire...

– De la philosophie?

– Il y a toujours une certaine implication philosophique dans chaque histoire. Naturellement! Mais...

– Quel genre d’histoires écrivez-vous?

– Eh bien, voyons, j’essaie d’écrire une histoire qui montre le problème particulier d’un personnage. Et j’essaie de le relier à ma... propre... conviction morale générale

– Universelle.

– Quoi!

– Intemporelle.

Je respire profondément.

– Le problème, vous voulez dire...

– Vous écrivez pour un journal?

– Non.

– Des magazines?

– Je n’écris pour personne... Pour moi-même. C’est-à-dire que j’essaie d’abord d’écrire des histoires et ensuite de les vendre où je peux.

– Avez-vous des livres déjà imprimés? J’aimerais écrire quelque chose que vous avez lu...

– Vous voulez dire lire...

– J’aimerais...

– Vous voulez dire lire quelque chose que j’ai... Mais je n’ai rien. Pas grand-chose. Une nouvelle. Une fois, j’ai publié une petite nouvelle – pas très bonne – dans... dans *Annabelle*...

– Où?

– Dans *Annabelle*. L’année passée...

– Une histoire de détective?

– Non. C’était une histoire d’amour...

– Oh...

– Pas exactement une histoire d’amour. Il y avait de l’amour dedans.

– Quel...

– C’était au sujet d’une fille blanche et d’un garçon noir. Ils allaient à l’université ensemble.

– Démocratie américaine!

Je respire profondément.

– J’ai fait quelques émissions de radio.

– Où?

– Radio Bern.

– Quand!

– Depuis que je suis ici. La dernière émission, c’était à Noël il y a deux ans.

– Je n’en ai jamais entendu parler.

– Vous écoutez beaucoup Radio Bern?

– Sottens. Ils ont de meilleurs programmes... C’est dommage. J’aimerais écrire quelque chose que vous avez lu...

Je m’essuie le front du revers de la main pendant qu’il m’examine plus attentivement. Je n’ai pas l’air d’un écrivain, pense-t-il. Je le sens. Puis, il se demande à quoi devrait ressembler un écrivain. Il plisse des yeux, comme s’il était sur le point de me demander mon passeport. Je soutiens fixement son regard, avec l’impression d’être une prostituée dans un bordel néerlandais.

Et maintenant, je perçois un nouveau changement dans son apparence. La grosse veine qui divise son front en deux parties inégales se gonfle et palpite violemment, comme si elle allait faire éclater la peau. Je le vois littéralement s’efforcer d’adapter son imagination à la nouvelle vision de ma personne à laquelle je l’ai confronté. Je le sens me sortir du cadre de sa conception précédente de l’univers et m’ajuster, d’abord dans un sens puis dans un autre, comme la pièce d’un puzzle, à l’image de l’écrivain que son esprit est en train de projeter. Il se débat avec Goethe, Rilke, Gotthelf, Harriet Beecher Stowe et moi. Soudain, son visage affiche un air de folle extase. Il me désigne avec son index tendu, comme si une partie libérée de son esprit allait révéler à une partie asservie la contradiction bouleversante de son expérience présente. Mais ensuite, comme s’il était accablé par l’effort du changement de perspective, son doigt retombe mollement. Ses yeux se ternissent et semblent sans vie. Cela ne dure qu’une seule seconde. Comme il a repoussé l’ancien problème, je perçois maintenant que son expression est ranimée par un nouveau problème. Ma poitrine se gonfle d’effroi. Il va me poser la question haïe – Je le sais ! – la question qui me tue une, deux et parfois quatre fois chaque semaine, deux fois par mois, depuis trois ans et demi.

biblio

The Bern Book

John Day Company 1973 – Dalkey Archive 2022.
Traduit en allemand par Pociao et Roberto de Hollanda, Limmatt Verlag, 2021.

Such Sweet Thunder

Steerforth Press, 2003.



STAATSARCHIV DES KANTONS BERN, FN BAUMANN

bio

VINCENT O. CARTER (1924-1983), né à Kansas City dans le Missouri, a combattu comme soldat sur les plages de Normandie en 1944 et a participé à la libération de Paris. A son retour aux Etats-Unis, il s’inscrit à l’université Lincoln en Pennsylvanie pour des études littéraires, mais revient en France, puis en Hollande et en Allemagne pour se consacrer à l’écriture. Il s’installe dans la ville de Berne en 1953 et y vivra jusqu’à sa mort trente ans plus tard. Le choix de s’exiler à Berne, loin des centres littéraires afro-américains de Paris ou de Londres, a sans doute contribué à éclipser ses écrits. Dans *The Bern Book*, il tente de mettre en mots l’affection particulière qu’il porte à Berne et la violence feutrée qu’il y rencontre. Le livre sera publié en avril 2027 aux éditions art&fiction.

MONIQUE KOUNTANGNI, née en 1976 à Bruxelles, a obtenu un Master en traduction puis s’est spécialisée en traduction littéraire à l’Université de Lausanne. Elle écrit également de la poésie. Elle évoque les défis posés par sa traduction du livre de Vincent O. Carter dans un texte à découvrir sur notre site.

Retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d’un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d’un·e traducteur·trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inédits
Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, du fonds Frei de la Fondation Cœrtli et de la Fondation Pittard de l’Andelyn.